

Langues et langages : de la famille à la société

**La construction
de l'Europe avance.
Les médias nous le
rappellent à longueur
de journée : marché
unique,
libre circulation des
marchandises
(et des hommes ?),
ratification de
Maastricht ...
La transition
est en cours ;
elle se fera avec,
sans ou malgré nous.
Dans ce contexte, et
tout particulièrement
dans l'Hexagone, les
différentes minorités
culturelles et linguis-
tiques, les langues et
cultures des popula-
tions exogènes, bénéfi-
cieront-elles de cette
dynamique ?**

Ces langues étrangères parmi les langues étrangères

Entretien avec Louise DABENE

José M. Pinto : *Nous constatons fréquemment des désaccords qui portent plus sur la forme que sur le fond et sont dûs à une manipulation terminologique maladroite et subjective. Des termes comme langue maternelle et langue d'origine par exemple.*

Louise Dabène : A propos de la nomenclature, c'est vrai que le terme langue d'origine ne m'a jamais plu. On ne sait pas très bien ce que cela veut dire. Les trois-quarts du temps on confond plusieurs notions différentes. On a l'air de penser qu'il s'agit de la langue maternelle des enfants concernés ce qui, évidemment, ne l'est pas. On pense que c'est la langue des parents ce qui n'est pas forcément le cas non plus. En réalité, ce qui correspond à la langue d'origine, c'est ni plus ni moins la langue officielle du pays dont les parents sont originaires.

Alors qu'est-ce-qu'il faut dire à la place ? Langue maternelle en ce qui concerne les enfants ? Je pense qu'on ne peut pas trop le dire car leur langue maternelle c'est plutôt un répertoire mixte fondé d'une partie de ce qu'on appelle la langue d'origine, et d'une partie de la langue du pays d'accueil. Donc, en fait, ce qu'il faudrait distinguer, c'est plutôt l'ensemble des moyens d'expression dont dispose l'enfant et que j'appelle "le parler vernaculaire" qui comporte des éléments de la langue d'origine et de la langue du pays d'accueil. Et d'un autre côté, la langue dans laquelle ils ont été scolarisés — la langue de référence — c'est-à-dire, celle qui est leur référence en matière de réflexion sur la langue.

J.M.P. : *Globalement, il y a aujourd'hui un large consensus quant aux atouts du bilinguisme. Le développement de l'enseignement précoce des langues étrangères à l'école primaire en est une parfaite illustration. Mais nous avons comme l'impression que ce consensus ne s'applique pas de la même façon à toutes les langues.*

L.D. : L'enseignement précoce est le fruit d'une pression sociale et politique. Il est le fruit de l'orientation politique européenne d'une part et, d'autre part, de la pression des sociétés européennes pour un meilleur enseignement des langues. Il se fonde sur l'idée que si l'on veut développer l'enseignement des langues, il faut commencer plus tôt, ce qui est un choix, il y aurait pu en avoir d'autres. On aurait pu par exemple intensifier les horaires. Cela dit, je ne suis pas convaincue que ce soit un choix parfaitement bénéfique car il comporte certains inconvénients. D'abord, il est soumis à une certaine pression sociale, on va donner priorité aux langues qui sont déjà enseignées en 6ème pour des raisons de continuité évidente. Donc, à terme, il est sûr que cela va accentuer encore la prépondérance de l'anglais. Sauf si l'on admet qu'on peut très bien commencer une langue et puis l'abandonner au bout d'un an, deux ans, trois ans pour en prendre une autre ce qui est difficile à faire admettre dans le contexte éducatif français.

J.M.P. : *A ce propos, Lionel Jospin voulait généraliser l'enseignement précoce des langues, je ne sais pas si le nouveau ministre*

retiendra le principe, si c'est le cas, les langues dites d'origine pourront-elles en bénéficier ?

L.D. : A mon avis, un autre effet pervers de cette opération, c'est, je le disais, que la prépondérance de l'anglais risque de s'effectuer au détriment des langues d'origine. Donc, il faut être extrêmement vigilant et pousser le public à prendre conscience du fait qu'on peut très bien commencer une langue sans obligatoirement la conserver pendant toute la scolarité. Ce qui prime actuellement, c'est la notion de continuité dont il faudrait se débarrasser ou, du moins, la relativiser.

J.M.P. : *Le troisième rapport du Haut-Conseil à l'Intégration remis le 27 janvier 1992 à Edith CRESSON et rendu public le 5 février, s'interroge sur le bien fondé des ELCO (Enseignement des Langues et Cultures d'Origine) disant que c'est une réminiscence de l'époque où l'on pensait encore au retour et en insistant sur la nécessité de renégocier les conventions. Que pensez-vous des ELCO ?*

L.D. : C'est une question très délicate. Je pense que cela renvoie à une grande opposition : à la problématique de l'intégration/assimilation d'un côté, et la problématique du respect de la différence, de l'autre.

Il y a deux façons de voir les choses : la première consiste à considérer que cet enseignement doit représenter, d'une certaine façon, la conservation d'un patrimoine, d'une identité et dans ce cas, il paraîtrait judicieux que les enfants restent en contact avec les membres de la communauté d'origine qui viendraient passer un certain temps, limité, dans le pays d'accueil ; la deuxième viserait au fond ce que j'appellerais une banalisation de ces langues, on ne leur collerait plus cette étiquette de langue d'origine et on passerait à considérer que ce sont des langues comme les autres. A ce moment là, la nécessité des ELCO (enseignants) se ferait beaucoup moins sentir et la langue d'origine deviendrait une langue étrangère au même titre que les autres.

Donc, ce côté banalisation viserait à sortir les langues d'origine de cet espèce de ghetto dans lequel elles ont tendance à se trouver.

En tout cas, c'est un problème délicat ; il faudrait engager vraiment une réflexion de fond sur ce qu'est l'enseignement des langues d'origine et les finalités auxquelles il correspond. Ce n'est qu'après qu'on pourrait s'interroger sur la nécessité d'avoir recours ou non aux ELCO.

J.M.P. : *Les politiques linguistiques sont liées à la politique tout court. Selon vous, y a-t-il aujourd'hui en France une politique d'intégration et, par conséquent, une politique linguistique en ce qui concerne les langues des différentes populations qui y vivent ?*

L.D. : Vous posez là une question bien vaste et je ne sais pas si j'ai vraiment la compétence pour vous

répondre. Si on regarde ce qui s'est passé au niveau du primaire en tenant compte des textes qui ont été diffusés, je crois qu'on a été balloté entre deux attitudes. Il y a eu, dans les années 70, une attitude vraiment intégrative, avec les classes d'initiation, d'intégration, etc... Ensuite on est passé, dans les années 80, à une politique de la différence culturelle : France pays multi-ethnique ... Et on s'est aperçu que finalement ce discours était peut-être un piège ; il exaltait la différence avec l'autre et pouvait être un prétexte pour l'enfermer dans un ghetto. Maintenant on a tendance à prendre du recul et à insister sur l'intégration, tout ça dans le cadre d'une politique générale. Je ne sais pas s'il y a vraiment une politique linguistique à l'égard des langues d'origine, je crois que la réflexion politique linguistique a porté sur le développement du "précoce" et, malheureusement, la problématique des langues d'origine est restée en dehors. Je voudrais qu'elle entre dedans, mais, pour le moment, on n'en est pas là.

J.M.P. : *Concernant l'enseignement des langues dites d'origine dans le cadre associatif, nous avons le cas du portugais qui illustre particulièrement bien la préoccupation des parents de transmettre leur langue et leur culture aux enfants.*

Par la suite, cet enseignement a été dans une certaine mesure reconnu et pris en charge par les autorités académiques.

Encore aujourd'hui, nombre d'associations portugaises mais aussi espagnoles, marghrébines, font de cet enseignement leur principale activité et préoccupation.

L'avenir des langues des migrants passerait-il par le cadre associatif ?

L.D. : Je trouve que le développement dans le cadre associatif est très bon. Il a joué un rôle porteur, chez les portugais de façon très nette, mais aussi chez les espagnols.

Je ne vois que des avantages au développement des activités associatives ; il faut qu'elles se développent, qu'elles s'élargissent et qu'elles s'ouvrent aussi à des activités plus larges : artistiques, culturelles, sportives ...

Maintenir un foyer de vie linguistique, culturelle autour d'une association me paraît quelque chose de tout à fait intéressant et remarquable et cela ne porte en rien ombrage à l'enseignement scolaire.

J.M.P. : *Cet enseignement ne risque-t-il pas de marginaliser davantage ces langues d'autant plus qu'il n'y a pas de label ?*

L.D. : C'est juste. C'est pourquoi je pense que c'est très bien que le secteur associatif soit vivant, qu'il se développe, mais il ne faudrait pas qu'il soit le seul à le faire. Sinon on risque d'avoir des langues pour associations et des langues pour la scolarisation, cela serait la pire des choses. Je souhaite que le développement de l'enseignement dans le cadre associatif se fasse en même

temps que la banalisation de ces langues dans le système scolaire, c'est-à-dire qu'on en fasse des langues à parité d'estime avec les autres.

J.M.P. : *Certaines associations préfèrent parler plutôt d'Animation Linguistique que d'enseignement. Qu'en pensez-vous ?*

L.D. : Parler d'Animation Linguistique c'est très bien parce que ça élargit quelque chose qui risquerait d'être trop à l'image de l'activité scolaire. Si on regarde ce qui se passe chez d'autres communautés migrantes, les italiens, par exemple, on constate qu'ils ont franchi ce stade depuis longtemps. Malheureusement, l'italien est un peu en décadence dans l'enseignement officiel. Les langues romanes sont tombées dans le piège de se laisser mettre en rivalité, résultat, c'est l'espagnol qui a tiré les marrons du feu. Mais cela n'a pas empêché l'italien d'être considéré comme une langue de culture à parité d'estime avec les autres. Il y a toujours une grande animation au niveau des Instituts Culturels Italiens, de certaines associations, et on constate actuellement un phénomène intéressant : un retour des italiens des troisième et quatrième génération vers un patrimoine linguistique, des gens qui ne parlaient presque plus, voire même pas du tout, reviennent aujourd'hui suivre des cours d'italien, afin de retrouver leurs racines identitaires. Donc, finalement, le secteur scolaire et le secteur associatif peuvent se compléter.

J.M.P. : *D'une manière générale, la langue enseignée aux enfants dont les parents sont originaires des pays du Maghreb est très souvent l'arabe littéraire alors que la langue des parents ...*

L.D. : Dans le cas de l'arabe la question est plus complexe que pour les langues néo-latines. Il est certain que la question posée en ces termes nous amènerait à conclure qu'on ne peut pas revenir à un patrimoine linguistique qui n'appartient qu'aux autres. Dans ce cas, il ne faut pas parler d'un retour aux sources mais plutôt de constitution, de construction d'un patrimoine culturel qui ne passe pas forcément par le dialectal. Donc, il y aurait plusieurs formes de retour aux sources : une forme très légitimée qui est en fait une réappropriation, et d'un autre côté, à travers les formes dialectales, un retour vers un patrimoine qui serait beaucoup plus lié à la vie familiale.

J.M.P. : *L'Europe est à la mode, tout le monde en parle. Europe économique, des marchandises pour certains, sociale, culturelle et linguistique pour d'autres. Pensez-vous que les langues néo-latines et tout particulièrement le portugais pourront bénéficier de cette dynamique ?*

L.D. : Elles peuvent en bénéficier. Seulement, il faut qu'un certain nombre de conditions soient réunies, et je parle en tant que romaniste, en tant que spécialiste des langues latines. Globalement, on peut redouter que la construction de l'Europe se fasse au bénéfice presque exclusif de l'anglais. Cela paraît être le danger le plus

grand. Cela dit, il me semble que les langues romanes ont un atout à jouer, et un atout très fort. Elles constituent au Sud de l'Europe ce que les sociolinguistes appellent une zone de continuum linguistique qui permet une relative intercompréhension. C'est une arme, c'est un atout dont les langues romanes ne se sont pas suffisamment servies jusqu'à maintenant.

Dans l'enseignement des langues romanes, la plupart du temps on passe son temps à mettre les gens en garde contre les similitudes, faites attention : *ça a l'air d'être la même chose, mais ça ne l'est pas !*

C'est exactement l'inverse qu'il faut faire : regardez les langues romanes comme c'est bien, quand vous en parlez une ou deux, vous pouvez en comprendre une troisième très vite. Montrer à des espagnols qu'ils pourront très vite apprendre le portugais, montrer à des lusophones qu'ils peuvent apprendre l'espagnol, le catalan, l'italien, etc ... Donc il faut que les langues romanes s'organisent, qu'elles cessent de considérer que le fait d'être voisin, c'est un danger et de se considérer comme rivales. C'est ce qui s'est passé dans l'enseignement secondaire français où l'espagnol a porté énormément tort à l'italien. Nous développons actuellement ici au Centre de Didactiques des Langues un projet européen dans lequel travaillent une trentaine de chercheurs d'Espagne, du Portugal, d'Italie, de Catalogne, de Suisse et de Roumanie, pour essayer de voir comment nous pouvons offrir à des locuteurs de langues romanes des stratégies rapides de passage d'une langue à l'autre. Ce projet connaît en ce moment un développement assez spectaculaire ; il va se dérouler pendant quatre ans et s'appelle GALATEA.

J.M.P. : *De la grande "famille européenne", j'aimerais qu'on passe à la famille tout court, à la cellule familiale. Question inévitable dans ce genre d'entretien : les familles étrangères doivent-elles, oui ou non, parler leur langue maternelle à la maison et la transmettre à leurs enfants, ou est-ce plutôt le français qu'il faut parler ?*

L.D. : Ça me gêne toujours quand on me demande ce qu'il faut faire ; c'est bien difficile de conseiller aux gens ce genre de choses. Spontanément, j'aurais tendance à dire : bien sûr il faut continuer à parler la langue d'origine. Il me semble que c'est très important que les parents conservent ce patrimoine. Cela dit, ne nous faisons pas d'illusions, il est quand même dans l'ordre des choses que si les gens se fixent dans un pays étranger, qu'ils y vivent, ils subissent forcément la pression de l'environnement qui est très forte. J'aurais tendance à dire aussi que ce n'est pas simplement un problème linguistique, c'est aussi un problème culturel. Si l'on conserve les langues d'origine c'est parce qu'on est attaché à son pays d'origine, qu'on y revient de temps en temps, parce qu'on y a les grands-parents, les oncles, etc ... Dans ce cas-là, la conservation de la langue d'origine serait active. Mais, vous savez, elle ne doit pas être quelque chose de forcé,

ni d'artificiel, on ne conserve pas une langue comme on conserverait la potiche du grand-père sur une cheminée, on la conserve parce que c'est quelque chose qu'on a dans le coeur, c'est vivant, il y a une relation affective très grande. Donc, il faut que cette relation, cette conservation soit naturelle ; se forcer à parler une langue qui ne correspond plus à rien pour la personne n'a évidemment aucun sens.

J.M.P. : Mais le fait d'apprendre et de parler l'arabe, l'espagnol, le portugais à la maison ne va-t-il pas à l'encontre de la réussite scolaire des enfants ? On entend encore aujourd'hui des gens, parfois même des enseignants dire : ça provoque des mélanges ...

L.D. : Non ! Alors là je peux être beaucoup plus formelle. Ce n'est pas vrai du tout. Au contraire, mieux on parle la langue d'origine, mieux on parle le français. Mais il ne faut pas mélanger justement. Je veux dire que si les parents décident de parler leur langue à la maison, qu'ils la parlent carrément. Le pire ce sont les parents qui essaient de parler français à la maison parce qu'ils veulent aider les enfants sur le plan scolaire, alors qu'en fait, ils risquent plutôt de créer des difficultés aux enfants qui sont confrontés à un français qui est, qu'on le veuille ou non, fatalement influencé par la langue d'origine et lorsqu'ils arrivent à l'école, ils sont confrontés à la norme standard imposée par le milieu scolaire.

Je pense qu'il vaut mieux parler carrément la langue d'origine en famille et sans scrupules, sans contraintes, de la façon évidemment la plus correcte possible, et on rendra beaucoup plus service aux enfants. D'ailleurs il y a eu des recherches qui ont clairement montré que mieux on connaît la langue d'origine mieux on apprend la langue du pays d'accueil.

J.M.P. : Pour conclure, je vous propose une question clichée. L'héritage linguistico-culturel, est-ce un atout ou un handicap ?

L.D. : Je pense que c'est un atout. C'est un atout et il ne faut surtout pas penser que c'est un handicap. Il faut le revendiquer clairement, lui donner sa place et que le système français lui donne aussi sa place. Ce qui est un handicap ce n'est pas la langue en elle-même, c'est la façon dont on la traite. ■



Propos recueillis par José Manuel PINTO.